

M. Mathieu hochait la tête en souriant.

— Vous oubliez qui je suis, mademoiselle... un solitaire et un sorcier. De nos jours, on ne croit plus guère aux sorciers, et on n'a pas grande considération pour les solitaires.

— Bah ! j'ai du crédit, moi ! Ma famille a des amis en haut lieu. Je mettrai tout en œuvre pour être utile à Bénédicte, et je ferai merveille, je vous en réponds.

— Je le souhaite, et aussi je le crains, car, s'il quittait le pays, je le perdrais, et il est ma plus vive amitié en ce monde, le cher enfant !

Un nuage de tristesse assombrit les yeux du vieillard.

— Qu'à cela ne tienne, reprit sympathiquement mademoiselle de Flavigny. Nous vous trouverons quelque place dans l'endroit où lui-même sera occupé. De la sorte, vous ne vous quitterez pas.

— Je suis trop vieux, mademoiselle, pour me soumettre à une dépendance. Je préfère rester dans ma solitude de la Gorge-aux-Loups, où je suis venu pour vivre en paix mes derniers jours, et mourir.

— Vous êtes donc seul, sans famille ? Vous n'avez donc pas une fille, un fils ?

À cette simple question, M. Mathieu tressaillit. Il devint pâle, une larme mouilla son regard.

— J'ai eu une fille, dit-il en roidissant sa voix pour lui donner un peu de fermeté. Elle est morte... morte folle... à seize ans !... Hélas ! c'est mon plus navrant souvenir !

Puis il resta immobile, silencieux, le visage caché dans ses deux mains. Blanche demeura interdite un moment.

— Je regrette, monsieur, d'avoir touché par mégarde à cette douleur de votre passé, dit-elle bientôt d'une voix émue et suppliante. Je vous en demande pardon.

Elle se leva, et, s'approchant du vieillard, elle lui présenta sa main et une grâce pleine de contrition.

M. Mathieu redressa la tête, il prit dans ses deux mains celle qui s'offrait à lui, et murmura en soupirant :

— Vous êtes un ange, vous, mademoiselle !

— Oh ! repartit la jeune fille, si je suis un ange, c'est que le bon Dieu a bien de l'indulgence pour tous mes défauts.

Elle achevait à peine, lorsque survint Bénédicte. Il était arrivé trop tard sur la lisière du bois, dans la direction du château. Mais il avait rencontré un piqueur en train de rassembler quelques chiens ; il l'avait chargé de prévenir au plus vite la marquise d'Apremont que mademoiselle de Flavigny avait fait une chute de cheval et attendait qu'on vint la chercher en voiture à la ferme de la Bénardière.

— J'ai cru devoir donner cette indication, poursuivit le père, parce que je me suis aperçu qu'un orage se forme dans le ciel. Il se peut qu'il éclate bientôt, et il est urgent de vous mettre à l'abri. Pour cela, j'ai compté sur M. Mathieu, que je savais devoir trouver ici. Si vous le permettez, mademoiselle, nous allons faire promptement un lit de branchage, vous y prendrez place, et nous vous transporterons ainsi à la ferme que vous voyez là-bas.

— Je me sens forte maintenant, répondit Blanche. Je puis marcher jusque-là.

— Alors allons-nous, dit le vieillard qui regardait atteintement les horizons. Dans une demi-heure, au plus tard, il va se déchaîner une tempête.

— Eh bien ! prêtez-moi votre assistance, monsieur le sorcier, et en route pour la Bénardière !

Quelques minutes après, une petite caravane traversait l'herbage sous les rayons empourprés d'un soleil couchant qu'assiegeait un énorme nuage noir. Cette caravane offrait un aspect original. L'élégante mademoiselle de Flavigny s'avancait en s'appuyant sur le bras du rustique M. Mathieu ; puis venait Bénédicte, le père virgilien, poussant devant lui son grand troupeau dont les clochettes tintaient mélancoliquement ; à ses côtés se tenaient Castor et Pollux, surveillant avec sévérité l'allure un peu capricieuse des moutons qui se hâtaient vers la bergerie.

Six heures sonnaient au clocher du village voisin.

II

Le Bocage, avant la première Révolution, était un pays dont les domaines seigneuriaux se divisaient en un grand nombre de petites métairies. On y trouvait peu d'exploitations agricoles d'une certaine importance. La ferme de la Bénardière était une des rares propriétés d'assez vaste étendue dirigées par un seul fermier. Un aïeul de la marquise d'Apremont avait ainsi aménagé cette terre ; et, quand la marquise en avait hérité du chef paternel, elle n'avait rien voulu changer à ce que son ancêtre avait établi, à ce que son père avait respecté.

Depuis trente ans, les Gazeaux étaient les fermiers de la Bénardière. Mais ils avaient pris le fermage à des conditions onéreuses, aussi avaient-ils toujours eu quelque peine à remplir leurs engagements. C'étaient d'ailleurs d'excellentes âmes, bien douces au pauvre monde, ne laissant jamais sans le secourir un malheureux s'arrêter au seuil de leur habitation. On sait que Bénédicte avait été ramassé par eux sur un chemin et qu'ils s'étaient imposé le devoir de l'élever. Ils avaient également pris à leur charge un nouveau venu qu'une épidémie avait subitement fait orphelin, et se réjouissait dans leur cœur de compter ainsi trois enfants, car ils avaient une fille, un joli brin de fille de seize ans, rose et mignonne comme une fleur de bruyère, vive et charmante comme une bergeronnette des prés.

À l'heure où Roch Duhoux rencontrait mademoiselle de Flavigny sur la lisière du bois, le père et la mère Cazeaux, leur fille Justine, qu'on appelait aussi Muguette, et leur neveu Justin, surnommé Coquelicot, travaillaient dans la cour de la ferme, une grande cour carrée qu'entouraient de rustiques bâtiments couverts de chaume, et qu'ombrageaient plusieurs quiconces d'ormes et de châtaigniers. Le père Cazeaux rajustait un manche de charrue, la mère Cazeaux s'occupait à traire une belle vache rousse, tandis que Coquelicot, une fourche à la main chargeait un tombereau de fumier, et que Muguette filait une quenouille, tout en fredonnant d'une voix cristalline une chansonnette du pays. Un rayon de soleil oblique égayait ce petit tableau qu'eût aimé Claude Lorrain.

Muguette se tut. Coquelicot, qui semblait marquer la mesure de la chanson, tant il mettait de régularité dans le maniement de la fourche, s'arrêta soudain comme un si ressort venait de se casser en lui. Il regarda la jeune paysanne qui lui sourit, et il se mit à rougir jusqu'au bout des oreilles, habitude candide dont il n'avait jamais pu se défaire, et qui lui avait valu son sobriquet. Le père Cazeaux, lui aussi, lâcha la besogne. Il se prit à considérer son enfant d'un air attendri.

— C'est gentil ce que tu roucoulais là, fillette, dit-il. Continue ou recommence, ça nous fera plaisir : n'est-ce pas Justin ? Le jeune gars devint pourpre. Son grand œil gris, à fleur tête, étincela.

— Oh ! moi, répondit-il avec explosion, je trouve que ma cousine vous a une voix... mais une voix ! Si j'étais rossignol, je serais jaloux, quoi ? Allons, chante Muguette ! chante encore, mignonne ! je remplirai plus vite mon tombereau.

— Là ! là ! cher neveu, dit la mère Cazeaux avec une légère expression de malice, ne te monte pas la tête ! Sois plus calme, petit, et surtout ne te mets pas les jupes en feu comme ça : tu risques d'incendier la ferme, malheureux !

Pour le coup, Coquelicot devint cramoisi.

— Ce n'est pas ma faute, à moi, si je rougis pour rien, soupira-t-il. Ce n'est pas ma faute non plus, si c'est mon bonheur d'entendre ma cousine gazouiller. On n'est pas maître de son plaisir, et on aime ce qu'on aime, voilà !

La fermière pressa une dernière fois le pis de la vache, puis redressa sa taille courte et rondelette. Un reflet de bonté animait son visage sillonné de rides que le souci avait creusées plus encore que le temps.

— Bon ! dit-elle, ne vas-tu pas te fâcher pour une plaisanterie, mon petit Coquelicot ? J'ai voulu rire un brin, et c'est